

tion. Il contient le désir de calme du petit bourgeois, l'exaspération du chômeur affamé, la haine aveugle de l'ouvrier désorienté et surtout la volonté capitaliste d'éliminer tout élément de perturbation d'une économie militarisée, de réduire au minimum les frais d'entretien d'une armée de chômeurs permanents.

En Allemagne, le fascisme s'est donc édifié sur la double base des défaites prolétariennes et des nécessités impérieuses d'une économie acculée par une crise économique profonde. C'est sous Brüning, en particulier, qu'il prit son essor, alors que les ouvriers s'avéraient incapables de défendre leurs salaires furieusement attaqués, les chômeurs leurs allocations réduites à coups de décrets-lois. Dans les usines, les chantiers, les nazis créaient leurs cellules d'usine, ne reculèrent pas devant l'emploi de grèves revendicatives, convaincus que, grâce aux socialistes et centristes, celles-ci ne dépasseraient pas les cadres voulus; et c'est au moment où le prolétariat s'avéra à moitié vaincu, en novembre 1932, avant les élections de Von Papen qui venait de congédier le gouvernement socialiste de Prusse, qu'éclata la grève des Transports en commun à Berlin, dirigée par fascistes et communistes. Cette grève désagréa le prolétariat berlinois parce que les communistes s'avérèrent déjà incapable d'en chasser les fascistes, de l'élargir, d'en faire le signal d'une lutte révolutionnaire. La désagrégation du prolétariat allemand s'accompagna, d'une part, d'un développement du fascisme retournant les armes ouvrières contre celui-ci; d'autre part, de mesures d'ordre économique, d'aide croissante au capitalisme. (Rappelons à ce sujet que c'est Von Papen qui adopta les mesures de subvention aux industries occupant des chômeurs avec le droit de diminuer les salaires).

En somme, la victoire de Hitler en mars 1933 n'eut besoin d'aucune violence: c'était un fruit mûri par socialistes et centristes, un résultat normal d'une forme démocratique périmée. La violence n'eut sa raison d'être qu'après l'avènement des fascistes, non en réponse à une attaque prolétarienne, mais pour la prévenir à jamais. De force désagrégée, dispersée, le prolétariat devait devenir élément actif de la consolidation d'une société toute orientée vers la guerre. C'est pourquoi les fascistes ne pouvaient se borner à tolérer des organismes de classes dirigés

pendant par des traîtres, mais devaient au contraire extirper la moindre trace de la lutte des classes pour mieux pulvériser les ouvriers et en faire des instruments aveugles des visées impérialistes du capitalisme allemand.

L'année 1933 peut être considérée comme la phase de la réalisation systématique de l'œuvre de baillonnement fasciste. Les syndicats sont anéantis et remplacés par les conseils d'entreprises contrôlés par le gouvernement. En janvier 1934 apparaît enfin le sceau juridique de cette œuvre: la Charte du Travail, qui régleme le problème des salaires, interdit les grèves, institue l'omnipotence des patrons et des commissaires fascistes, réalise la liaison totale de l'économie centralisée avec l'Etat.

En fait, si le capitalisme italien a mis plusieurs années avant d'accoucher son « Etat corporatif », le capitalisme allemand, plus développé, y est arrivé rapidement. L'état retardataire de l'économie italienne, par rapport au Reich, rendit laborieux l'édification d'une structure sociale comprimant automatiquement tous les sursauts éventuels des ouvriers; par contre, l'Allemagne possédant une économie du type le plus élevé, passa immédiatement à la disciplinisation des rapports sociaux reliés intimement aux branches de la production contrôlées par des commissaires d'Etat.

Dans ces conditions, le prolétariat allemand — comme d'ailleurs italien — n'a plus d'existence propre. Pour retrouver une conscience de classe, il devra attendre que les nouvelles situations de demain déchirent la camisole de force que lui a passée le capitalisme. En attendant, l'heure n'est certes pas à clamer quant à d'utopiques possibilités de travail illégal de masses dans les pays fascistes, ce qui a d'ailleurs jeté bien des camarades héroïques entre les mains des bourreaux de Rome ou de Berlin. Il faut considérer les organisations anciennes se réclamant du prolétariat dissoutes par l'emprise des événements capitalistes et passer au travail théorique d'analyse historique, préliminaire pour la reconstruction d'organismes nouveaux pouvant mener le prolétariat vers la victoire, par la critique vivante du passé.

## LA GRÈVE GÉNÉRALE : Expression de la lutte des classes

Actuellement, la formule de grève générale reçoit autant d'interprétations différentes qu'il y a de courant politiques se réclamant de la classe ouvrière. Pour les uns, elle représente un fusil chargé de la défense des libertés constitutionnelles, de la démocratie; pour les autres, c'est le moyen infallible de mettre au pouvoir des gouvernements socialistes; et, enfin, pour les derniers, c'est l'arme qui va permettre l'instauration « des conseils ouvriers et paysans ». Comme on voit, la plus pure fantaisie se déchaîne autour d'un phénomène qui contiendrait d'avance ou créerait « spontanément » les conditions favorables pour la lutte prolétarienne.

Il est grand temps de substituer aux fadaïses des charlatans, à la déformation de la réalité où s'épanouit la lutte des classes, une analyse qui au delà des mots, vise à atteindre le contenu des choses, qui à la place de formules démagogiques, marque la fonction des traîtres et des opportunistes, essaye d'aboutir à des positions condensant l'expérience du passé, les nécessités actuelles et de demain, des masses exploitées.

Avant toute chose, il convient de préciser la notion suivante: la lutte des classes suit un cours qui résulte, d'une part, de la maturation des antagonismes économiques et sociaux, d'autre part, de la conscience historique des classes opposées. Une fois admises, les circonstances générales qui déterminent les positions des protagonistes de l'histoire, on ne peut se borner à être chaque fois « pour » ou « contre », puisqu'il faut forcément admettre que, très souvent, le prolétariat dévoyé de son chemin par les forces qui agissent au nom du capitalisme, glisse vers des actes désespérés, des sursauts ultimes que le marxiste expliquera en fonction du rétablissement des véritables fondements pour la victoire communiste. Puisque les phénomènes de la lutte de classes ne se dérouleront jamais en « ligne droite », mais suivant le rapport des forces en présence, la conscience de la classe révolutionnaire, la maturation des

contrastes économiques apparaît inévitablement avec des hauts et des bas, des élans victorieux ou dévoyés des masses, des actes individuels, des grèves de confusion et de désespoir. Nous n'inventons pas les conditions et manifestations de la lutte des classes, mais essayons seulement de pousser à terme les contrastes qu'elles expriment, en recherchant les meilleures bases pour la lutte du prolétariat.

C'est ici qu'apparaît le problème de la grève générale. Il est évident qu'il ne s'agit pas, pour le marxiste, de rechercher une « recette » qui dispensera de l'analyse des événements parce que contenant d'avance leur solution. La grève générale, pas plus que d'autres manifestations, ne contient la **base historique** pour l'assaut révolutionnaire. Elle peut exprimer un moment de l'éveil de la conscience des masses, mais cette conscience est donnée par le parti d'avant-garde. Elle est une forme de la lutte, mais ne donne pas encore son contenu. Ce dernier résulte de la période générale qui limite le duel des classes, de la faculté d'intervention consciente des communistes. Chaque événement contient une multiplicité contradictoire d'éléments qui se déversent sous l'action des classes dans l'un ou l'autre sens. Une grève générale sans direction consciente, c'est une explosion de l'antagonisme des classes où l'action prolétarienne ressemble à un navire sans gouvernail.

Contre les anarchistes à la Bakounine inventant des « fabriques de révolutions en Espagne », les marxistes ont opposé la nécessité de forger une conscience prolétarienne qui puisse féconder les événements; contre les opportunistes canalisant cette conscience vers les marais du parlementarisme, Rosa Luxembourg et les gauches de la IIe Internationale ont démontré que la phase impérialiste du capitalisme faisait surgir des antagonismes où cette conscience devait se déverser pour secouer la structure du capitalisme par des mouvements économiques, politiques: des mouvements de masses. A